LES SAISONS DE FRANZ JOSEPH HAYDN : UN ORATORIO PROFANE ?

Pour qui écoute la première fois les Saisons en comprenant le texte allemand (ou en lisant en sous-titres sa traduction française), l'œuvre paraît une de ces pastorales fades que le XVIII^e siècle a produites en quantité. Mais si on replace l'œuvre dans son contexte culturel et dans la vie du compositeur, on accordera une autre signification aux termes du livret, on appréciera différemment la forme musicale qui les accompagne.

Un oratorio d'apparence profane.

Un oratorio est une œuvre lyrique qui n'est pas jouée sur scène comme un opéra, mais qui **raconte une histoire et dispose d'un livret**, tiré de textes bibliques (cf. les oratorios de Bach ou de Haendel) ou de poèmes à consonnance religieuse (cf. la Création, composée un an plus tôt, par Haydn sur un poème de Milton : *le Paradis perdu*) ou des fables philosophiques.

Les Saisons (composées de 1799 à 1801) **n'échappent pas à la forme du récit**. Nous voilà plongés, en compagnie des solistes figurant trois villageois paysans, dans les diverses occupations agricoles : labours, semis, récoltes, activités pastorales. Les soucis de ces gens simples sont évoqués : les dégâts des insectes et des rongeurs sur les moissons, les chasses intempestives des seigneurs qui bouleversent les champs, les sollicitations abusives de ces mêmes seigneurs auprès de jeunes paysannes. Quand le travail est achevé, les moissons rentrées, laboureurs et pasteurs retrouvent pourtant le goût de la fête et de la danse dans une chaude ambiance de taverne ou de fête villageoise, ou passent les veillées d'hiver à raconter des histoires ou à boire. Les paysages de la campagne sont décrits : rosée de l'aube sur la terre, sillons réguliers des champs, frais taillis et bois accueillants, animaux sauvages ou domestiques dont les cris sont reproduits par Haydn, grâce à une musique descriptive, pleine d'humour.

Alors, un oratorio écologiste avant l'heure ?

En quelque sorte, oui ! puisqu'il décrit les intempéries qui menacent les efforts de l'homme : les vents froids chassés par l'arrivée du printemps, le bienfait du soleil vainqueur des brouillards de la nuit, mais aussi la lourde chaleur de l'été qui sèche les plantes, tarit les sources, déclenche un orage épouvantable (dont les cuivres vont rendre compte avec éclat) menaçant bêtes et gens, et enfin les désolations de l'hiver.

Le sujet est **la campagne et non la ville : un effet de mode** (on aime **les pastorales** où il n'est question que d'amours rustiques entre des personnages naïfs et purs, au sein de villages bien propres, de chaumières mignonnes, au milieu de troupeaux d'agneaux bien blancs : qu'on songe au hameau de la reine Marie-Antoinette à Versailles où elle pouvait jouer à la bergère et boire le lait de sa ferme d'opérette). L'époque est ainsi : les peintures de Lancret, de Boucher ou de Watteau figurent des scènes amoureuses entre bergers et bergères, des concerts champêtres, les facéties des couples dans un décor campagnard (cf. le texte du solo du ténor dans l'automne) ; la littérature s'en mêle¹ : il y a du Rousseau ou du Goethe dans cette vision du monde rural idéal, réplique du paradis terrestre. Les idylles

¹ À partir du XIV^e/XV^e siècle, la Renaissance italienne remet au goût du jour les œuvres pastorales antiques avec les poètes néo-latins et italiens de la Renaissance comme Pétrarque, Boccace, Tasse, ... La Renaissance française s'inspire de tout ce qui vient d'Italie. La vogue des idylles, pastorales et églogues commence au XVI^e siècle avec Clément Marot, François Habert, Maurice Scève, Ronsard, Honoré d'Urfé ... Le XVII^e siècle suit cette mode et l'amplifie. Il Pastor Fido (Le Berger Fidèle) de Giovanni Battista Guarini (1538-1612) est une pastorale qui dès la fin du XVI^e siècle est régulièrement traduite en Français.

rustiques fleurissent dans les poésies de Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794)² ; en langue allemande ce sont celles du poète suisse Salomon Gessner (1730-1788) qui sont appréciées (et traduites en français). Même les décors de céramique (assiettes peintes, carreaux) reprennent ces thèmes !

Mais cet engouement pour le rustique est **aussi le reflet d'une philosophie qui naît en Allemagne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et qui se répand dans l'Europe entière : la Naturphilosophie** dont le tenant le plus célèbre est Friedrich Schelling (1775-1854). Dans son ouvrage *Introduction à l'Esquisse d'un système de la Naturphilosophie*, paru en 1799, Schelling défend la conception d'une **unité d'essence entre l'esprit de l'homme et la Nature**. La Nature est un tout organique dont l'homme n'est qu'un élément. Elle porte les clefs de la connaissance absolue et les signes du divin (en fait cette idée est une réactivation d'une conception développée au XIIe siècle par l'école théologique de Chartres). La Nature est un condensé de symboles au travers desquels Dieu livre le chemin du Bien et de la Connaissance. D'où la reconnaissance de Dieu dans tous les dons de la Nature (chœurs du Printemps).

Décrypter ces symboles pour trouver Dieu ainsi que la réponse à toutes les questions humaines est l'affaire non seulement de la philosophie, de la poésie et des arts, mais aussi des sciences.

Les scientifiques de l'époque sont persuadés de **l'existence d'un fluide universel qui anime tout** -êtres vivants comme matière inerte. On met au jour l'existence de l'électricité animale (fluide électrique parcourant les nerfs : cf. expérience de Galvani (1737-1798), en 1781. Dès 1797, on fait des expériences de galvanisation des cadavres (ce qui donnera l'inspiration à Mary Shelley pour son roman *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, en 1816). Johan Wilhem Ritter, le physicien qui découvre les rayons ultraviolets en 1801 et met au point le premier accumulateur (colonne à charge de Ritter), est persuadé que la matière inerte est régie par des phénomènes électriques « galvaniques ». Dans un genre plus contestable, Franz Anton Mesmer (1434-1815), médecin charlatan, prétend guérir grâce à ce fluide universel, et réunit les plus éminents personnages de l'époque autour de son fameux « tonneau de Mesmer³ ».

Ces conceptions d'une Nature personnalisée donneront bientôt naissance au mouvement romantique où la Nature devient le reflet de l'âme du promeneur qui la découvre. Beethoven, qui fut l'élève de Haydn de 1792 à 1794 (mais dont la personnalité s'est très vite affirmée face à son professeur) traduira cet héritage dans plusieurs œuvres, dont la sixième symphonie pastorale.

Les symboles cachés de l'oratorio de Haydn

Le plus aisé à repérer est **celui des saisons de la vie**. Le magnifique solo final du baryton-basse résume tous les épisodes de l'œuvre :

« Homme qui te berce d'illusions ! voici l'image même de ta vie ! ton bref printemps s'est fané, ton bel été n'a guère duré ! Voici que ton triste automne t'amène au seuil de la vieillesse ! Voici qu'approche ton hiver pour te montrer ta tombe béante !

Où sont donc tes grands projets ? tes espoirs de bonheur ? tes rêves de grandeur ? tes soucis accablants ? Où sont donc les jours heureux, les jours consumés dans l'exubérance ? Où sont donc les nuits d'antan, les nuits consommées dans l'ivresse ? où sont-elles donc ? Autant de rêves dissipés ! »

² *Plaisir d'amour* est la plus connue.

³ Dont on peut voir un exemplaire au musée de la médecine, à l'université Lyon 1.

Une analyse aussi désabusée pourrait conduire au désespoir. Tel n'est pas le but de l'oratorio qui cache un autre symbole : celui d'**une leçon maçonnique**. Le texte est une traduction de l'anglais à l'allemand de l'œuvre de James Thomson, *Les Saisons*, par le baron van Swieten (1734-1803) qui fut l'ami et le mécène de Mozart, de Haydn et de Beethoven. Swieten était lui-même franc-maçon et Haydn fut initié en 1785 (à 51 ans) dans la plus importante loge de Vienne. Comme dans *La Création* qui illustre la lutte entre les Ténèbres et la Lumière, l'oratorio *Les Saisons* racontent les occasions de rencontrer la Lumière et de la célébrer (cf. le solo de la soprano décrivant le lever de Soleil, les actes de grâce du chœur à l'égard du Soleil dans le Printemps, ou l'abondance des dons du Ciel au début de l'Automne), mais évoquent aussi les moments de désespérance (tristesse de l'écrasement de l'Été, terreur devant l'orage, la désolation et le silence de mort de l'Hiver) ou de distraction (chasse, beuverie). Certains airs font l'éloge du Bien, du Travail, de la Charité et décrivent le Temple où il faudra frapper pour accéder à la Paix éternelle⁴ et dont la porte ne s'ouvrira qu'au Juste.

Les saisons sont donc **le récit de ce voyage de l'âme**, depuis son printemps riche de promesses, de bonheur et de naïve insouciance jusqu'à son hiver angoissant et l'approche de la tombe, à travers de multiples péripéties. Celles-ci ne sont pas des épreuves initiatiques graduées comme dans la Flute enchantée de Mozart. Haydn aborde les choses plus simplement, plus prosaïquement, en évoquant de simples épisodes de la vie quotidienne menant soit à la dispersion soit à la poursuite de la Sagesse.

Foncièrement optimiste, il chante l'espérance et la confiance en Dieu et en ses bontés dans le Printemps, le bienfait des ombrages et de la pluie apaisante après l'orage de l'Été, les joies simples et collectives de l'Automne, et termine l'oratorio sur le magnifique chœur d'espoir dans la vie éternelle.

Cependant la musique nous annonce, dans chaque prélude, que « la vie n'est pas un long fleuve tranquille » : le printemps commence par un éclat brusque de l'orchestre, comme un éclair de l'hiver finissant, (à moins que ce ne soit l'évocation des douleurs de la naissance ?), le prélude à l'Été est triste et angoissant, celui de l'Automne seul est plus engageant, quant à l'introduction de l'Hiver, elle est pesante et morne. Les débuts sont donc angoissants, les conclusions pleines de foi.

Haydn a 67 ans quand il compose cet oratorio. Dix ans avant sa mort, dans cette dernière œuvre majeure, il se permet de varier les tons, les rythmes, de prendre l'inspiration aux chants populaires comme aux danses folkloriques, en alternant ces leaders de taverne avec des morceaux d'orchestre ou de chant qui sont de pures élégies, célébrant la Nature, le Vivant et le Dieu créateur, affirmant sa foi en une rédemption par l'exercice du Bien.

Nicole Gonthier

⁴ Rituel de l'initiation maçonnique.